



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Review of Bierschenk, T., Meur, P-Y. le, 'Trajectoires peules au Bénin, six études anthropologiques'

Bruijn, M.E. de

Citation

Bruijn, M. E. de. (1999). Review of Bierschenk, T., Meur, P-Y. le, 'Trajectoires peules au Bénin, six études anthropologiques'. *Analyses Et Comptes Rendus*, 153(39), 186-188. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/9580>

Version: Not Applicable (or Unknown)

License: [Leiden University Non-exclusive license](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/9580>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

État tout-puissant et une opposition exclue, comme par effet de retour à l'État colonial.

Le peuple continue pourtant à manifester une très forte sensibilité politique lors des campagnes électorales, ou à travers le militantisme syndical ou intellectuel. En 1958, la liberté électorale disparaît, et cette sensibilité prend la forme de la résistance. L'identité collective qu'on appelle l'ethnicité s'est donc construite à la fois sur de vieux rapports culturels, linguistiques ou politiques, souvent oubliés, et sur les exigences des positions politiques fugaces, contextuelles et mouvantes. Dans ce contexte, les solidarités déclenchées au Congo lors des événements de février 1959 marquent une ethnicité entièrement originale, et non pas la résurgence d'un phénomène ancien. L'identité ethnique c'est d'abord un statut politique, une identité temporaire et modulable. Le paysage politique d'aujourd'hui est certes modifié par le rôle nouveau de l'armée et par vingt ans de monopartisme. Mais la vague démocratique qui secoue le Congo et le Gabon depuis 1989 ne peut être interprétée qu'au travers de la fluidité culturelle, de la créativité politique et de la complexité des identités.

L'ouvrage est facile à lire, fluide, avec parfois des allures de roman dont l'intrigue est soutenue par de nombreuses anecdotes référencées. Il résulte d'un travail d'enquête d'une grande recherche, très fouillé sans pour autant être indigeste. Un travail qui repose sur une bibliographie fournie et variée, des documents d'archives internationales, des entretiens avec diverses personnalités africaines ou françaises remontant pour certains à 1984. Malgré une logique explicative très axée sur le fait colonial, l'ouvrage ne se laisse pas piéger par un cadre conceptuel assimilationniste puisqu'il parvient à saisir l'originalité d'une vie publique inscrite dans un continuum plus que dans des structures closes et alternées.

Sandrine NAN-NGUEMA

BIERSCHRENK, Thomas & LE MEUR, Pierre-Yves, eds. — *Trajectoires peules au Bénin. Six études anthropologiques*. Paris, Karthala, 1997, 190 p.

Cet ouvrage sur les Peuls du Bénin donne, comme les deux éditeurs eux-mêmes l'affirment, un petit et modeste aperçu de la complexité des manifestations de la présence peule au Bénin. Non seulement l'ouvrage traite d'une partie de « l'archipel peul » jusque-là mal connu et pas décrit en ethnographie, mais il mentionne également les débats actuels sur ce sujet : comme ceux à propos de l'ethnicité et ceux portant sur la diversité ou l'homogénéité des Peuls en général. En outre, les différentes contributions traitent de sujets relativement nouveaux qui sont analysés de façon claire. Par exemple l'attention portée à l'économie du lait met en évidence le rôle important joué par les femmes ; l'étude de la transhumance, les descriptions de groupes qui étaient jusque-là mal connus et rarement pris comme « objet » d'étude. Ce nouveau volume venant s'ajouter à la littérature peule « déjà volumineuse », comme le souligne Bierschenk (p. 6), n'est pas inutile. Au contraire, il est toujours intéressant d'ajouter des réflexions et d'ouvrir de nouvelles perspectives à une littérature si importante pour l'ethnographie de l'Afrique de l'Ouest et d'ailleurs.

Depuis les travaux de Jean-Loup Amselle, les Peuls servent d'exemples

pour nourrir le débat sur l'ethnicité. Les études réunies dans ce livre montrent qu'ils ne forment pas une catégorie en soi, mais que leur existence est en relation avec celle de leurs voisins et selon les rapports qu'ils établissent entre eux : les frontières séparant les uns des autres sont assez floues. Les deux éditeurs de l'ouvrage ont voulu éviter d'apporter une contribution à l'« illusion ethnique » (Bierschenk, p. 15). Au contraire, ils plaident pour une approche historique et perçoivent l'ethnicité comme une forme relationnelle et non pas essentialiste (*id.*, p. 17 ; Le Meur, postface). Cependant les auteurs des différentes contributions n'étaient pas aussi relationnalistes au début de leur enquête de terrain. Surtout Boesen, qui évoque sa quête de l'identité peule où les restes d'une « illusion ethnique » demeurent. Les hypothèses de son étude sont basées sur une idéologie de la fulanité, laquelle est souvent désignée par le terme *pulaaku*. Dans son analyse, Boesen retourne à cette idée et distingue deux groupes qu'elle a confrontés : les Peuls et les Baatombu. Elle fait d'autre part une étude remarquable du groupe peul et des relations internes de ce groupe, et observe, à travers les expressions symboliques, les vêtements, et autres attributs (comme le bâton, le vélo, etc.), que des divisions existent bien entre les Peuls eux-mêmes : entre les anciens esclaves et les anciens maîtres, entre les jeunes et les vieux, entre les hommes et les femmes.

La contribution de Jung traite des aspects économiques de l'élevage bovin selon une approche tout à fait différente de celle de Boesen. Jung essaie de questionner la rationalité économique des Peuls, laquelle est généralement considérée comme « irrationnelle ». Sa conclusion montrant que les Peuls n'ont pas comme but principal la maximisation de leur revenu ne peut se comprendre que si l'on prend en considération la signification du terme de revenu. L'élevage n'est-il pas plus rentable qu'un revenu en monnaie ? Mais ce type de question ne permet pas de donner une réponse précise, le nombre d'animaux étant difficile à connaître. De plus, on peut regretter que ce soient surtout les hommes (l'aîné, *dottiijo*) qui sont interrogés. Comme Kuhn le montre dans l'article suivant, les femmes ont une interprétation tout à fait différente de l'économie pastorale.

Kuhn montre que, pour les femmes, le lait est un produit essentiel pas seulement du point de vue économique, mais aussi du point de vue social. « Le lait est avant tout symbole de fécondité et de vie. » « Les rapports sociaux entre personnes s'instaurent par le biais d'échanges de lait. » Kuhn fait une analyse très intéressante, entre autres de sa répartition entre les femmes et de sa production. Cette source d'information reste généralement en marge des études sur les Peuls. Les femmes, et une partie de l'économie qui leur est propre, ne font pas souvent l'objet d'analyses. L'auteur aurait pu en tirer la conclusion, qui me semble importante, que le lait est essentiel pour la perpétuation de la société et que l'organisation de sa production et sa consommation sont des facteurs sur lesquels repose l'existence. Cependant, cette étude descriptive ouvre une nouvelle voie pour l'analyse des relations de genre dans les sociétés peules.

Welte, quant à lui, aborde un autre aspect de la vie des Peuls : la transhumance, phénomène qu'il a minutieusement observé et dont les résultats qu'il nous livre nous éclairent sur bien des aspects, entre autres sur les processus de négociation et de décision. Welte souligne que d'autres facteurs que ceux généralement retenus interviennent, comme l'environnement, le bien-être et la

santé du troupeau, les conditions du pâturage, etc., qui peuvent être importants pour orienter les décisions. Les facteurs sociaux, culturels et politiques ont au moins une même influence. Il révèle aussi le rôle des femmes dans les décisions qui, bien qu'il ne soit pas très connu, ne peut être négligé. De plus, il montre que la transhumance est une activité individuelle, ce qui signifie pour les bergers un état de liberté, cette individualité, ou liberté, étant une des principales caractéristiques de la « fulanité ».

La multiplicité identitaire se rencontre surtout chez les Gando, les anciens esclaves des Peuls nobles. Hardung explique bien que les anciens esclaves ne forment pas un groupe homogène. L'histoire de leurs origines diffère beaucoup. Le discours des Gando intellectuels est en train de les transformer en un groupe ethnique, même s'il ne s'agit pas à proprement parler d'un processus d'ethnisation. Cette conclusion ressort des quelques études qui ont été entreprises sur les anciens esclaves et leurs identités, et Hardung apporte une contribution importante à ce débat.

L'individualité des bergers peuls est évidente quand ce groupe s'insère dans un nouvel environnement, comme par exemple un environnement urbain. L'étude de Schneider sur les Peuls migrants en ville montre bien comment ils essayent de trouver une manière de survivre en utilisant leur compétence « ethnique », c'est-à-dire l'élevage. Elle montre également comment les Peuls ont été marginalisés au sein de l'économie urbaine basée en grande partie sur les palmeraies, et elle souligne les différentes formes d'interaction et de dépendance des Peuls avec les propriétaires des palmeraies. Les *boys* peuls sont en principe moins dépendants que les Peuls qui, eux, sont attachés aux palmeraies. Les *boys* sont souvent employés par des Peuls devenus prolétaires. Ils se sont organisés en un groupe, le *samaria*. Ce groupe, selon Hardung, joue un rôle compensatoire à leur marginalisation en leur donnant une manière de se sentir « Peul » : son impact psycho-sociologique est donc plus important que son rôle politique.

Ces études de cas sur les Peuls au Bénin m'ont convaincu qu'il reste encore beaucoup à apprendre sur eux, et que la question portant sur l'homogénéité ou sur la diversité de cette population est manifeste, même si ce problème ne prend en compte qu'un seul pays.

Mirjam DE BRUYN

DACHER, Michèle. — *Histoire du pays gouin et de ses environs*. Paris-Ouagadougou, Sépia/ADDB, 1997, 188 p., cartes (« Découvertes du Burkina »).

Ethnologue africaniste, Michèle Dacher était jusqu'alors connue pour ses recherches et ses travaux consacrés aux Gouin, population résidant en majorité au Burkina Faso. Sa curiosité intellectuelle, l'empathie qui, au fil des années, la liait à cette population ainsi que la complémentarité des sciences sociales la conduisirent inévitablement à s'intéresser à l'histoire des Gouin et de leurs voisins. Quels sont ces voisins ? Les Sénoufo et les Dyoula d'abord, qui font partie des enfants chéris de la recherche africaniste, les derniers émergeant dans toute leur puissance sociale et politique. Parmi eux, autour des Gouin, le décor est constitué d'une poussière d'ethnies : Karaboro, Turka, Toussian,

Tyefo, Vigyé, Komono, Pakalla... que le vent de l'histoire semble avoir éparpillées au hasard, dans ce Sud-Ouest burkinabé, à partir du XVIII^e siècle.

La grande force de ce livre est sa qualité de synthèse, qui nous mène de l'installation des Gouin dans leur habitat actuel à l'éclosion des partis politiques modernes et la marche vers l'indépendance en 1960, en passant par les conquêtes dyoula et européenne. Dans tous ces domaines, suivant un plan chronologique, et dans un style clair, concis et dépouillé, M. Dacher résume fort bien l'état des connaissances historiques sur cette région. L'objet de ce travail — établir « un recensement, une compilation, une synthèse et une critique des sources écrites existantes » sur les populations du Sud-Ouest burkinabé — est largement atteint même si on peut regretter avec l'auteur que la part de la tradition orale dans la reconstitution de ce passé demeure infime, lacune liée davantage, à notre avis, aux représentations que les Gouin se font de leur histoire qu'à une négligence du chercheur. Dans l'introduction, les limites de l'étude sont fixées : l'auteur pouvait-elle écrire l'histoire des Gouin en occultant les sociétés voisines ? Le pari aurait été téméraire et vain, les populations de la région ayant connu « à quelques variantes près, la même histoire, de même qu'elles ont une organisation sociale similaire ou proche ». N'ayant pu toutefois recueillir des témoignages oraux directs chez ces dernières, l'auteur reconnaît ne pouvoir donner sur celles-ci que des informations générales. Quoique averti, le lecteur n'en reste pas moins sur sa faim. « Histoire du pays gouin » eût constitué un titre plus juste, tout en s'inscrivant aussi bien dans les grandes lignes de l'histoire du Sud-Ouest burkinabé. Les historiens apprécieront cependant à leur juste valeur les cartes qui situent fort à propos les populations et les événements dans l'espace.

L'étude de M. Dacher n'échappe pas à la règle qui assujettit toute recherche en sciences sociales à la nature et à la qualité des sources utilisées. De ce fait, les deux tiers du livre traitent de la période contemporaine de l'histoire gouin, dans laquelle les Dyoula Ouataro occupent une place prépondérante, autant par l'abondance des documents écrits que par le rôle politique et économique majeur qu'ils jouèrent deux siècles durant dans l'histoire des populations de la région. Grâce aux travaux universitaires nombreux et récents, peu d'ombres subsistent dans la connaissance du royaume dyoula Ouataro de Kong. Probablement fondé au début du XIV^e siècle dans la zone de savane située entre les placers d'or des pays lobi et ashanti, Kong devint rapidement un carrefour de grands axes reliant les centres commerciaux du sud — forêt et côte — et ceux du nord, au Sahel. La raison d'être de cet État à vocation commerciale étant de s'assurer le monopole du commerce à grande distance, il devait, pour y parvenir, maintenir par les armes, la sécurité des pistes.

Dans sa plus grande extension, au XVIII^e siècle, la limite nord des États de Kong atteignit les pays samo et bwa. Sya ou Bobo-Dioulasso devint la capitale de l'État Ouataro le plus septentrional, celui du Gwiriko, qui s'affranchit rapidement de la tutelle de Kong. La plupart des régions conquises par les Ouataro était le domaine de populations politiquement acéphales, à organisation sociale lignagère. Si les fusils permirent à ces marchands guerriers de s'installer à demeure assez facilement, la soumission des autochtones s'avéra malaisée. Les Ouataro s'aliénèrent ces derniers par une administration négrière basée sur le pillage des ressources et la traite. Le pays gouin faisait-il partie de la zone d'influence de Kong ou de celle du Gwiriko ? Les sources utilisées